

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE
SEMEUR CANADIEN,

Journal des Connaissances Utiles

EN

POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.

Le champ c'est le monde.
Matth. XIII. 38.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville**, BAS-CANADA, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire* ; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins ; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au RÉDACTEUR. On est instamment prié d'affranchir.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

La Vie.

Qu'est-ce que la vérité ! a-t-on demandé. On peut demander aussi : qu'est-ce que la vie ?

La vie de la terre est misérable et périssable ; mais la vie qui doit suivre, la vie qui nous fut destinée avant la fondation du monde, la vie que Jésus nous a acquise, et que nous assure sa résurrection, est une vie bienheureuse, une vie éternelle.

La différence est telle entre la vie d'ici-bas et la vie des cieux, que l'Écriture appelle mort celle que nous trainons sur la terre, en comparaison de celle que le Seigneur nous a promise.

Après de l'homme régénéré et vraiment doué de la vie, ces hommes pleins d'activité et de mouvement, qui s'agitent autour de nous et parmi lesquels nous nous agitons, sont des cadavres aux yeux du Sauveur du monde ; et lorsqu'il voit ceux qui parlent et qui marchent assister aux funérailles de ceux qui ne parlent ni ne marchent plus, il leur donne le même nom aux uns et aux autres, et il s'écrie : « Laissez les morts enterrer les morts. »

« Je suis celui qui est, » dit le Seigneur ; et par là il se distingue de tous les êtres qui ne sont pas lui. Dieu seul a la vie en lui-même ; seul il vit par la nécessité de sa nature, si je puis m'exprimer ainsi, et toute vie hors de lui est une émanation de la sienne.

La vie des créatures, celle de l'insecte que nous foulons à nos pieds comme celle des chérubins et des archanges, n'est qu'une vie empruntée, qu'aucune créature n'a pu se donner ; et cette vie est plus ou moins vie, selon qu'elle est plus ou moins rapprochée de Celui en qui seul est son origine. Comme les feux de l'astre qui nous éclaire ont plus ou moins de chaleur et d'activité, selon qu'ils sont plus rapprochés ou plus écartés de leur centre, ainsi vivent plus ou moins tous les êtres, selon qu'ils sont plus près ou plus loin du centre éternel où toute existence aboutit.

La vie, dans l'homme terrestre, est en quelque sorte comprimée ; elle tend sans cesse à s'augmenter, à se dégager, à s'étendre ; et les sages du paganisme, sans comprendre d'où pouvait venir ce désordre, avaient compris ce que les hom-

mes inspirés de Dieu nous enseignent dans l'Écriture, c'est que notre âme est ici-bas retenue trop loin de sa source ; et que tous ses efforts doivent tendre à y remonter. Ils indiquaient pour cela trois moyens que nous indique aussi le christianisme ; la conversation avec les dieux, l'imitation des dieux et la mort.

La conversation avec les dieux, c'est la méditation des vérités religieuses, c'est l'étude de la nature en tant qu'elle nous aide à connaître les perfections de son auteur, c'est l'attention accordée à la voix de la conscience ; c'est pour le chrétien la lecture des livres sacrés, c'est l'adoration et la prière.

L'imitation des dieux, c'est la pratique de la vertu, en prenant pour règle du bon et du beau, ce qu'il nous est donné de connaître des attributs du Très-Haut.

La mort, c'est l'affranchissement des liens dont nous entourons la matière.

« Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous, » nous dit l'Écriture. Dès ici-bas nous le pouvons. Si nous ne pouvons achever la route, nous pouvons du moins commencer et avancer le voyage ; et dès ici-bas aussi l'on peut dire que l'homme qui s'approche le plus du Dieu vivant est celui dont l'âme a le plus de vie.

S'approcher de Dieu, qu'est-ce que cela signifie ? Son trône est-il à notre droite ou à notre gauche, en sorte qu'en dirigeant nos pas à droite ou à gauche, nous en soyons plus près ou plus éloignés ? Monterons-nous aux cieux pour être plus près de lui, ou bien irons-nous le chercher dans les entrailles de la terre ?

Le psalmiste le cherchait partout, et partout il était ravi du sentiment de sa présence. Il est des hommes qui ont voyagé d'un bout à l'autre de la terre, qui ont parcouru l'Océan et en ont sondé les abîmes, qui ont mesuré l'étendue des cieux et calculé la course des astres, qui ont deviné les secrets les plus cachés de la nature, et qui n'ont trouvé Dieu nulle part.

Pour s'approcher de lui, il faut le voir et l'imiter, et celui qui est le plus près de sa majesté, c'est celui qui le connaît et qui lui ressemble davantage. L'Écriture, en nous parlant de la vie future, nous dit que nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est.

Sur la terre, nous ne pouvons le voir tel qu'il est, et par conséquent nous ne pouvons renouveler pleinement en nous son image.

Pour nous, comme pour Moïse, il est le Dieu fort qui se cache; mais pour nous, comme pour Moïse, il se cache dans un buisson lumineux, dont la splendeur nous dit qu'il est là, et d'où sort une voix touchante.

Partout ses perfections se déploient et se révèlent; les cieus, l'univers, racontent sa gloire; et l'Écriture, pour qui la sait lire, nous conduit encore plus avant dans la connaissance de ses profondeurs. Oh! qui peut le voir, même au travers de tant de voiles, qui peut méditer sur sa nature et sur ses bienfaits, surtout qui peut l'attirer en soi par la force de la prière, sans en devenir plus saint et plus juste, sans s'approcher de sa face, tout en gémissant de n'en pouvoir supporter l'éclat, sans vivre davantage, en un mot?

Mais Dieu est Esprit. Ce qui nous éloigne encore de cette source de vie, c'est ce corps charnel et grossier, c'est cette enveloppe pesante, et c'est là un obstacle dont la mort seule peut nous délivrer.

Dès ici-bas nous pouvons diminuer son empire et son influence; nous pouvons, à l'exemple de Saint Paul, mater ce corps et le réduire en servitude, pour que lui-même il asservisse moins cet esprit qu'il tient enchaîné; mais le même apôtre nous apprend encore que la loi de ses membres était un esclavage qu'il ne pouvait rompre, et qui s'opposait au parfait affranchissement de son âme, à son entier retour à la vie.

Depuis que les générations se succèdent sur la terre, la mort n'a jamais oublié aucun homme; comme Dieu lui-même, elle ne fait aucune acception de personnes, elle ne reconnaît aucun privilège. Nous sommes tous placés devant une batterie invisible qui tonne sans cesse, et d'où peut partir, à chaque instant, la foudre qui doit nous frapper.

Mais pour que la mort nous rapproche de Dieu, pour qu'elle nous fasse vivre pleinement, il faut que la vie présente nous en ait déjà rapprochés.

Réduit à ramper devant ses propres esclaves, froissé, brisé sous leurs coups et privé par eux d'aliments, le roi détroné doit soupirer après le palais de sa gloire. Il doit sentir son opprobre et, au lieu de se repaître de quelques joies qu'on lui laisse dans son esclavage, il doit avoir assez de fierté et de grandeur d'âme pour désirer d'en sortir.

Le Christianisme ne sépare pas les moyens qu'il nous indique pour avoir la vie.

Il fait plus que les sages païens, qui ne savaient que parler de la vie: il nous en met en possession.—*"Semeur"* de *Pari*.

Histoire d'un Livre.

(Fin.)

Remontant de trois siècles encore, nous arrivons à l'époque où l'une des races les plus illustres de la famille germanique, celle des Goths, venait de s'établir sur la rive romaine du Danube. Déjà quelques chrétiens qui se trouvaient parmi leurs captifs avaient prêché le Christianisme avec succès parmi eux. Ulphilas, qui descendait de quelqu'un de ces captifs, devint leur premier évêque, et il ne crut pas pouvoir mieux faire, pour attacher ces peuples à la religion de Jésus, que de traduire en leur langue la Parole de Jésus. En 380 ou environ, le Nouveau Testament existait donc dans l'un des dialectes de la langue germanique. Le fameux *Codex argenteus*, qu'on possède encore à Upsal, est une copie de cette antique traduction, et c'est en même temps, au milieu de bien d'autres, un monument fort heureusement placé sur la route où nous poursuivons, de siècle en siècle, les traces de ce Livre, pour arriver enfin à son origine.

Montons encore un demi-siècle, et nous y trouverons un monument d'un autre genre. Constantin s'était déclaré pour le Christianisme; mais, avec la paix au dehors, étaient

venues, pour l'Église, des agitations et des divisions intestines. Quelques esprits turbulents avaient attaqué une doctrine fondamentale de la religion chrétienne; Arius et ses adhérens niaient la divinité de Jésus-Christ. L'empereur crut bien faire en réclamant le secours de toute l'Église chrétienne pour vider une controverse qui menaçait si sérieusement la paix. Un concile fut convoqué à Nicée, en Bithynie, l'an 325; et si quelque chose est mis en évidence au sein de cette assemblée, où deux partis étaient en présence, c'est l'existence de notre livre. L'empereur l'avait fait placer sur un trône pour rappeler que c'était l'autorité seule du Livre sacré qui devait décider dans cette assemblée; et quand cette circonstance, que bien des historiens laissent inaperçue, ne serait pas exacte, il est certain que les orthodoxes en appellèrent constamment à l'autorité et aux décisions du Nouveau Testament, et que leurs adversaires ariens, bien loin de nier l'existence ou la présence de cette autorité parmi eux, essayaient aussi de lui arracher des oracles qui leur fussent favorables. Ainsi le Nouveau Testament existait déjà au commencement du quatrième siècle: les chrétiens du monde entier le reconnaissent, à cette époque, comme l'autorité suprême en matière de foi.

Plus haut, nous entrons dans l'ère des souffrances du peuple chrétien; tout ce qui se passe au dedans et au dehors de l'Église nous révèle l'existence du Livre. Les païens le connaissent; ils savent que les chrétiens vont y puiser le courage qui leur fait braver la mort plutôt que de renoncer à leur foi, et la persécution est dirigée contre leur Livre aussi bien que contre eux. Ainsi, quand fut venu le jour marqué par Dioclétien et Galère pour recommencer une persécution qu'ils avaient résolu de porter jusqu'à l'extinction totale du nom chrétien, le premier acte des deux empereurs fut de faire brûler sous leurs yeux les copies des Saintes-Écritures qu'on trouva dans la grande église de Nicomédie. Ainsi, quand, remontant encore d'un siècle, nous arrivons à la terrible persécution de Sévère, laquelle ravagea tout l'empire, nous retrouvons encore les chrétiens possesseurs du Livre, et confessant, en face de leurs bourreaux, qu'ils y puisent leur foi et leur constance. J'en citerai un exemple.

La scène est dans une ville d'Afrique, de la province de Carthage; elle se passe devant le proconsul Saturninus: douze chrétiens ou chrétiennes sont amenés en sa présence: "Honnez notre prince et sacrifiez à nos dieux," dit-il aux femmes. Donata répond: "Nous honorons César, mais nous réservons à Dieu notre culte et nos prières." Le proconsul dit alors à Speratus: "Persévères-tu à être chrétien?"—Oui, je persévère; "répond Speratus: "que tous prêtent l'oreille: je suis chrétien." Ce que les autres ayant entendu, ils dirent aussi: "Nous sommes chrétiens." Le proconsul ajouta: "Vous ne voulez pas considérer votre danger, ni recevoir votre pardon?" Ils répondirent: "Faites ce qu'il vous plaira; nous mourrons avec joie pour l'amour de Jésus-Christ." Le proconsul demanda: "Quels sont les livres que vous lisez et que vous regardez comme sacrés?" Speratus répondit: "Les quatre Évangiles de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, les Épîtres de l'apôtre Paul, et toute l'Écriture qui est inspirée." Voilà donc, à la fin du deuxième siècle et au commencement du troisième, le Livre dont nous cherchons l'origine déjà connue, à Carthage; nous sommes bien près de la source. Tout le second siècle porte l'empreinte de l'existence de l'Évangile; l'Église le tient pour authentique. Les nombreuses apolo-

gies, que le feu des persécutions provoquait de la part des chrétiens, en rendent témoignage. Les adversaires de la nouvelle religion le citent dans leurs écrits. C'est ainsi que Celse, philosophe épicurien de ce siècle, employant, pour la combattre, des armes qu'il lui emprunte, fait de nombreuses citations des Saints Livres, désigne nos quatre historiens sacrés, qu'il appelle disciples de Jésus, et donne au livre d'où il tire toutes ces choses le nom d'*Évangile*.

Dans un exposé aussi rapide que celui-ci, nous n'avons pu, selon la méthode ordinaire, citer, de siècle en siècle, les écrivains qui ont déposé dans leurs ouvrages des preuves de l'existence de nos Saints Livres; mais nous avons dû nous borner à quelques faits saillants, et que des esprits impartiaux et réfléchis jugeront amplement suffisants.

En suivant à la trace le passage du Nouveau Testament au travers des événements et des siècles, nous voici donc arrivés à l'époque où les écrivains de ce livre doivent avoir vécu. Placer leur existence quelque part plus bas que le premier siècle, nous venons de le voir, cela est impossible; quelque part plus haut, cela serait absurde, et personne n'y songe; or, procédant ainsi par voie d'exclusion, s'ils n'ont vécu ni avant ni après le premier siècle, il faut donc que cette époque soit bien celle où ils ont vécu et écrit, ce qui résout la question de l'authenticité des livres du Nouveau Testament.

Ainsi, revenus à notre point de départ, nous sommes fondés à maintenir que ces documents que l'histoire déroule aujourd'hui devant nous en faveur du Christianisme, elle les a bien recueillis dans le temps et à la source même que le chrétien assigne. La transmission de ces documents a été fidèle, de siècle en siècle, nous avons rencontré le même livre produisant partout les mêmes effets.

Il y a plus, nous parlions, en commençant, d'une circonstance heureuse dont l'histoire ne manque jamais de se prévaloir pour parler avec plus d'autorité, c'est quand elle a trouvé les documents qu'elle nous rapporte des siècles passés, non pas oubliés ou peu connus des contemporains, mais confiés à la vigilance et à la garde publique. Or, cette circonstance heureuse, jamais l'histoire ne l'a rencontrée plus complète que dans le cas de nos livres sacrés. Dès leur publication, les écrits des apôtres devinrent une propriété commune à tous les chrétiens et en quelque sorte publique. Ils les lisaient dans leurs assemblées; leurs conducteurs spirituels les expliquaient, les commentaient; on les regardait parmi eux comme une autorité suprême, comme un véritable tribunal d'appel, où se décidait en dernier ressort toute question de dogme ou de morale. Dans leurs attaques publiques, les adversaires des chrétiens portaient souvent de ces livres, dont ils admettaient l'authenticité, comme nous l'avons vu dans le cas de Celse, comme nous aurions pu le voir de l'empereur Julien, du railleur Lucien. Dans les apologies qu'ils adressaient à l'empereur, au sénat, au peuple romain, les défenseurs du Christianisme présentaient ces livres comme ayant une authenticité généralement reconnue; et, chose digne de remarque, jamais il n'est venu à la pensée d'un seul adversaire, juif, philosophe, magistrat, de contester cette authenticité dans les premiers siècles, c'est-à-dire dans le temps où l'on aurait pu le faire avec le plus de succès, s'il y avait eu lieu.

Remarquez-le donc bien, c'est dans le premier siècle, c'est entre les mains des chrétiens, répandus par tout l'empire, que l'histoire trouve ces documents décisifs: qui ose-

rait dire que ce ne sont pas là des documents publics? J'ajoute maintenant que ce sont des documents confiés à la vigilance et à la garde publiques.

Plus ces documents étaient réputés précieux par ceux qui, les premiers, en reçurent le dépôt (car nous avons vu qu'ils mouraient plutôt que de renoncer à la doctrine qui y est contenue), moins l'altération était possible. A mesure que le Christianisme se répand, il devient moins possible de toucher à ses bases. Les copies se multiplient dans la proportion où la foi s'étend, et cette multiplication même oppose à la fraude une barrière insurmontable. Altérer une copie, altérer cent copies, quand il en existe des milliers, cela n'eût jamais pu créer une altération générale ou permanente. Songez, d'ailleurs, que les nombreuses traductions qui sont faites de bonne heure, pour subvenir aux besoins religieux des chrétiens de toutes langues qui embrassent le Christianisme, mettent une altération générale, ne fût-ce que sur un seul point, véritablement au-dessus du pouvoir humain. Les Églises veillaient les unes sur les autres; en sorte que, si l'une eût entrepris d'altérer les fondements de la foi de tous, il fût arrivé ce qui ne manquerait pas d'arriver aujourd'hui, parmi nous, si la Charte, qui appartient également à tous les Français et qui est confiée à la vigilance et à la garde de la nation, venait à être altérée dans un intérêt privé par une fraction de la nation, par un conseil de département, par exemple.

Prenons ce terme de comparaison. Supposez que, dans une vingtaine de siècles, il soit question, quelque part dans le monde, en Amérique par exemple, de déterminer l'origine et l'authenticité de notre Charte actuelle (1); supposez qu'il vienne à exister, dans ce lointain avenir, une classe d'écrivains ou de philosophes qui se prene à la regarder comme l'ouvrage de l'imposture, et qu'à côté de ces sceptiques, d'autres philosophes se présentent pour en soutenir l'authenticité; les premiers diront aux seconds: "Votre prétendue Charte française, au lieu d'appartenir au dix-neuvième siècle, a été forgée sept à huit cents ans plus tard. Des oisifs, pour faire pièce à la postérité, l'ont fabriquée avec art;" ou bien, "c'est l'œuvre de quelques intriguants qui avaient intérêt à la faire passer pour authentique, ou celle de quelques faussaires qui, par enthousiasme de liberté ou de fanatisme politique, auront voulu ajouter une page brillante à l'histoire de leur pays."

Les autres ne manqueront pas de leur répondre: "Où sont vos preuves? Nous qui soutenons l'authenticité de cette Charte, nous avons pour nous le témoignage de l'histoire; elle nous a rapporté des documents qu'elle a trouvés chez les contemporains, non pas ignorés d'eux, mais revêtus d'un caractère public; si vous accusez ces documents d'altération, voyez cette Charte elle-même connue, citée, commentée par les historiens ou par les écrivains politiques de chaque siècle, remontez ainsi la chaîne des temps, et vous arriverez, comme nous, jusqu'à ce dix-neuvième siècle où, au dire de l'histoire, cette Charte a pris naissance."

Et s'il arrivait que, dans vingt siècles, la nation française existât encore, régie par sa Charte de 1830, conçoit-on bien tout ce qu'il y aurait de déraisonnable, d'absurde même, à en contester l'authenticité? Conçoit-on même qu'il pût s'élever à ce sujet une controverse sérieuse? Cependant, c'est sur une question toute semblable que les adversaires du

(1) Cet article a été écrit en France et avant la révolution de 1848.

Christianisme disputent encore. L'Église chrétienne existe aujourd'hui avec sa Charte constitutionnelle et par sa Charte constitutionnelle; née de la Parole du Nouveau Testament, elle ne subsiste de nos jours, et n'a pu subsister dans aucun siècle, qu'en vertu de cette Parole. Qu'est-ce que l'Église chrétienne (et par l'Église on sait ce que nous entendons)? L'Église, ce n'est que l'expression vivante de la lettre du Livre, la traduction d'un principe en un fait palpable. A quelque époque que le Livre eût manqué, l'Église eût péri, pour ne renaître qu'avec le Livre. Quoi donc! vous admettriez l'existence de l'Église dès le premier siècle, et vous n'admettriez pas l'existence du Nouveau Testament dès le premier siècle; c'est-à-dire que vous admettriez une société de croyans qui préexistait à l'objet, ou, si vous voulez, à la matière de sa croyance, qui croyait avant qu'elle eût quelque chose à croire!

Ici notre argument est bien plus puissant qu'il ne l'était tout à l'heure, relativement au terme de comparaison que nous avons choisi; car, dans vingt siècles, et même en moins que cela, la nation française pourrait bien exister sans sa Charte de 1830; cela ne prouverait assurément pas la non-authenticité de cette Charte dans vingt siècles; mais l'existence de l'Église est tellement liée à l'existence du Nouveau Testament, qu'on ne peut, nous le répétons, concevoir, à aucune époque du passé ou de l'avenir, l'existence de l'une séparée de celle de l'autre.

Voilà donc l'authenticité de ce Livre démontrée par l'existence d'un peuple de croyans, et le caractère de certitude historique, que nous demandions à un fait qui appartient au domaine du passé, savoir qu'il nous arrive par une transmission fidèle, pleinement établi pour tous les faits évangéliques attestés dans ce Livre, et en particulier, pour le fait principal, la résurrection de Jésus-Christ.—*Semur de Paris.*

COLLABORATION.

Pensées et Maximes Chrétiennes.

Porter le nom de chrétien sans être converti au Seigneur, c'est être couvert d'un manteau troué au travers duquel on laisse voir sa chair.

Le sentier du juste est difficile, aussi ne peut-il le gravir qu'après avoir pris Dieu pour sa force.

Le sentiment de la présence de Dieu est infiniment doux à l'âme du racheté, mais pour la chair il est un hôte fatigant.

Croire tout ce que Dieu dit dans sa Parole, c'est prendre connaissance des lois d'un royaume où les hommes n'ont rien à commander, mais à obéir.

Celui qui marche dans l'obscurité ne sait où il va. Il est de même de celui qui n'a pas pris pour flambeau la vérité de la Bible. Cette manière de se diriger tient beaucoup de la folie et ne peut avoir une issue heureuse.

Tenez pour un mensonge cette voix qui vous dit: Tu es du temps devant toi pour te préparer à bien mourir. Dieu dit dans sa vérité: "Tenez-vous prêts," Matth. XXIV, 44.

Celui qui craint la mort n'a pas la conscience d'avoir vécu de la vie des justes. Sa fin ne peut être semblable à la leur.

Soyez un chrétien vivant, le monde étonné vous respectera sans vous comprendre.

L'expérience a démontré que la guerre est nécessaire, mais non chrétienne. Les chrétiens ne se battent pas, ils s'aiment.

La cène du Seigneur est le repas sacré des enfants de Dieu. Toi, si tu n'es pas membre de la famille, crains, car tu n'es pas convié à ce festin d'amour.

Quand j'ai heurté à toutes les universités, parcouru les académies, consulté tous les auteurs, je reviens à la Bible qui peut seule m'expliquer les cieux et la terre.

Celui-là a la meilleure part, qui a reçu, non pas de savoir beaucoup, mais d'aimer sans bornes.

Quand on vit habituellement avec les ouvriers d'iniquité on finit par devenir, si non leur disciple, du moins leur imitateur. David s'accompagnait de ceux qui craignent l'Éternel et qui gardent ses commandemens, Psaume CXIX, 63.

Les sept mille hommes qui ont refusé de fléchir le genou devant Babel, au temps d'Élie, me prouvent qu'il y a eu des protestants avant les catholiques romains.

Un ministre de l'Évangile n'a pas reçu mission d'introduire les âmes dans le ciel, mais seulement de les amener à Jésus-Christ, qui en est la porte. Celui qui entre par lui sera sauvé, Jean X.

La Bible, dans les mots pris isolément, est un arsenal où toutes les erreurs ont trouvé des armes. Dans son ensemble elle est la vérité de Dieu, une et indivisible.

La foi aux seuls mérites de Christ pour obtenir le salut fait des chrétiens humbles, paisibles et hommes de prières. La foi au salut par les œuvres méritoires fait des hommes violents et fanatiques, sans lumière et sans sagesse.

La construction de l'Arche aux jours de Noé était la seule circonstance qui annonçât au monde que sa destruction était proche. Aujourd'hui, ceux qui se réfugient vers Jésus pour être sauvés, donnent aux hommes un signe non moins frappant des jugemens prochains de la justice de Dieu. Heureux celui qui veille.

On est agréable à Dieu d'après la foi du cœur, et non d'après la foi de tête. L'Éternel, est-il dit, a égard au cœur, 1. Sam. XVI, 7.

Ce que le chrétien a de commun avec les autres hommes, c'est le corps. Pour tout le reste il ne leur ressemble pas.

L. B.

Un Chapitre sur les Reliques.

Les reliques, selon l'acception de la Chancellerie de Rome, sont des objets réels ou imaginaires, que l'on présente à la vénération de pauvres ignorants pour entretenir leur foi ou pour mieux dire leur superstition, et dont l'effet est de les tenir sous la dépendance des prêtres et vider leur bourse.

Si nous en croyons l'histoire ecclésiastique, c'est vers le quatrième siècle que l'on commence à adorer ou honorer les reliques et à en faire le trafic, en tout point si étrange. Et dès ce temps, on eut recours à toute espèce de moyens pour les multiplier. On faisait passer faussement des tombeaux pour ceux de quelques hommes pieux; et même des voleurs furent transformés en martyrs (Sulpice Sévère, Vie de St. Martin, ch. 8.); quelques-uns enterraient des os dans des endroits solitaires, ils affirmaient ensuite qu'ils avaient été divinement avertis en songe que là reposait le corps de quelque ami de Dieu (Augustin, Sermon 318.). Plusieurs, particulièrement parmi les moines, voyageaient dans diverses contrées, et vendaient, avec l'impudence la plus effrontée,

leurs reliques forgées, (Augustin, sur l'œuvre des Moines, ch. 28. sect. 36 ; Jérôme, Épître à Rustique.) Une grande quantité de poudre et de terre, apportée de la Palestine et d'autres lieux remarquables par leur sainteté, était distribuée comme le remède le plus puissant contre le malin esprit, et était vendue à des prix énormes. (Augustin, Cité de Dieu, Liv. 22. ch. 7. sect. 6.)

Dans le neuvième siècle, la recherche des os, des habits des saints, des objets qui leur avaient appartenus, de la terre même qu'ils avaient touchée, fut poussée à l'excès, à cause de l'efficacité qu'on leur attribuait. Dans le but de s'en procurer, plusieurs entreprenaient des voyages fatigants et périlleux ; tandis que d'autres, pour satisfaire aux demandes, en imposaient à la multitude par les inventions les plus impies, et s'accumulaient des richesses par leur infâme trafic. Les prêtres ordonnaient des jeûnes et des prières, afin d'obtenir de Dieu des directions certaines pour trouver les corps des saints ; et jamais ils ne manquaient de réussir. Chaque découverte de cette espèce était accompagnée de démonstrations excessives de joie, et excitaient ces dévots chercheurs de trésors d'une nouvelle sorte à enrichir l'Église de plus en plus. Plusieurs, dans ce but, allèrent visiter l'Orient, et les lieux que Jésus et ses disciples avaient honorés de leur présence, afin que, par les os et les autres reliques de ces premiers héros de l'Évangile ils pussent relever les esprits abattus, calmer les consciences agitées, conserver les États chancelants, et protéger les hommes contre toutes sortes de calamités. Ces pieux pèlerins ne revenaient jamais les mains vides ; car la finesse et la fourberie des Grecs trouvèrent une riche proie dans la folle crédulité des chasseurs de reliques, et ils firent beaucoup de profits avec cette nouvelle dévotion. On payait des sommes considérables pour des jambes, des bras, des crânes, des mâchoires plusieurs desquelles avaient appartenu à des païens, quelques-unes mêmes à des êtres qui n'étaient pas humains, et pour d'autres objets que l'on supposait avoir été dans la possession des premiers chrétiens ; et c'est ainsi que l'Église Romaine fit l'acquisition des célèbres reliques de St. Marc, de St. Jacques, de St. Barthélemi, de St. Cyprien, de St. Pantaléon et d'autres, que l'on montre encore aujourd'hui avec tant d'ostentation. Mais il y en eut beaucoup qui, incapables de se procurer ces trésors spirituels par des voyages ou des prières, eurent recours à la violence et au vol ; car, dans une telle cause, tout moyen était considéré comme pieux et agréable à Dieu, pourvu qu'il fût accompagné de succès.

La dévotion aux reliques alla toujours en augmentant, de sorte que, dans le douzième siècle, le peuple plaçait indubitablement plus de confiance en elles, quoiqu'elles fussent pour la plupart supposées ou au moins incertaines, que dans les mérites de Jésus-Christ ; et on leur supposait une plus grande efficacité qu'à la médiation du Sauveur. Elles étaient aussi devenues un moyen d'enrichir les monastères.

Les abbés et les moines, qui n'avaient pas le pouvoir d'accorder des indulgences, portaient dans les contrées, en processions solennelles, les squelettes et d'autres restes des saints, et permettaient à la multitude de les voir, de les toucher, de les baiser, moyennant certaines sommes. Ils gagnèrent souvent, avec ces curiosités, autant que les évêques avec leurs indulgences.

Dans le nombre presque immense de reliques ainsi offertes à la vénération argentifère des âmes simples, il y en avait qui étaient plus en vogue que d'autres, vu qu'elles

avaient appartenu à des saints de grand renom ; et ceux qui les possédaient ne voulaient s'en défaire à aucun prix, les aumônes des pieux adorateurs de ces objets sacrés étant trop considérables. Afin de prévenir les vols et les massacres qu'occasionnait parmi les dévots le désir ardent de posséder ces trésors, les chefs de l'Église romaine crurent ne pouvoir mieux faire que de recourir à une petite supercherie, bien permise puisqu'ils avaient un but excellent : ce fut de doubler et de quadrupler des corps entiers ou des parties de corps de ces saints, ou d'autres objets qui avaient passé par leurs mains.

Ainsi on possède un corps de St. André à Constantinople, un à Amalfi, un à Toulouse, un en Russie, un au couvent des Apôtres en Arménie, et une tête à Rome.

On voit un corps de St. Jacques à Compostelle, un à Vêrone, un à Toulouse, un à Pistoie, un à Rome, une tête à Venise, et une autre dans l'abbaye de St. Warth d'Arras.

On compte huit corps de St. Luc Évangéliste ; dix-huit de St. Paul ; trente, de St. Pancrace.

Il y a un corps de St. Pierre à Rome, un à Constantinople, sans tête. On vénérât des reliques considérables du corps de ce saint dans l'abbaye de St. Claude en Franche-Comté, dans le couvent de Clugny et à Arles ; un doigt au monastère des trois Églises, en Arménie ; un pouce à Toulon ; trois dents à Marseille ; une mâchoire toute entière, avec la barbe, à Poitiers.

Quoique l'historien Eusèbe affirme que le corps de St. Jean-Baptiste a été réduit en cendres par les païens, l'Église romaine n'en possède pas moins, d'abord trois têtes, dont l'une, qui est toute entière, se voit à Rome ; la deuxième est à San-Salvador. La troisième est partagée en diverses portions, et quelquefois même à double et à triple entre la ville d'Amiens, qui en a la face, où se voit un coup de couteau dont Hérodiade la frappa ; celle de St. Jean d'Angely, qui possède cette même portion ; Malte, qui en conserve le crâne ; Nemours, qui en a l'occiput ; St. Jean de Maurienne, qui en a le cerveau ; Saint-Flour, qui en a une oreille ; Nevers, Noyon et Lucques, qui en ont, chacun, la mâchoire et les cheveux. A Sens, à Beaunçon, à Toulouse, à Bourges, à Florence et à Macon, se voit l'index de la main droite, dont il montra Jésus, lorsqu'il dit : Voilà l'Agneau de Dieu.

À Ravenne, à Pise, à Clugny, à Angers et à San-Salvador, se voient toutes les mesures de pierre où l'eau du festin de Cana fut changée en vin, et qui sont de toutes sortes de grandeurs et de formes.

Deux ou trois Églises conservent, baissent et vénèrent le plat d'argent sur lequel fut posé l'agneau de la dernière Pâque que célébra le Seigneur. On a deux fois aussi le linge dont Jésus essuya les pieds des apôtres ; et sur celui d'Aix-la-Chapelle se voit évidemment la marque du pied de Judas. On a tout au moins quinze fois, les clous qui attachèrent le Sauveur à la croix ; quoique, nous dit l'Église de Rome, ces clous eussent été premièrement employés par la pieuse et sainte Héléne, à former le mors de son cheval, et à orner le casque de Constantin. On possède cinq ou six fois le fer de la lance dont le soldat romain perça le côté du Seigneur ; et quant aux épées dont fut couronné son front, elles existent en telle abondance, qu'on pourrait en clore une pièce de terre de moyenne grandeur. À Carcassonne et à Tours, on voit le glaive et le bouclier de l'archange Michel.

(La fin au prochain numéro.)

Appel à la Conscience.

AMI LECTEUR — Je ne sais si vous êtes sauvé ou non, peut-être ne le savez-vous pas vous-même. Eh bien, écoutez : Dieu a pourvu à un moyen de salut pour vous ; si vous l'acceptez, vous êtes sauvé. Le jour où votre corps sera rendu à la poudre, votre âme s'en ira vers Dieu pour jouir du bonheur réservé aux élus à perpétuité.

Dieu vous a aimé beaucoup, c'est pour cela qu'il a envoyé son bien-aimé Fils, Jésus, dans le monde et qu'il a permis qu'il fût crucifié. C'est, dis-je, afin que vous vous appropriiez le bienfait immense de sa mort expiatoire. — Étant de votre nature pécheur et péchant vous avez encouru ou mérité la peine due au péché ; cette peine ou châtiement est l'éternelle condamnation. C'est le sort irrévocable qui vous attend pour le jour du Jugement, si vous avez refusé, rejeté le moyen de salut que Dieu, dans son amour, a bien voulu préparer pour vous.

La Stc. Écriture, qui est notre seul guide dans ces matières là, nous dit dans l'Évangile de St. Jean, chap. III, v. 16. que " *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périssent point, mais qu'il ait la vie éternelle.*" Vous êtes le quiconque ou celui que Dieu a tant aimé, c'est pour vous qu'il a donné son Fils unique, afin que vous croyiez en lui et ne périssez pas. Périr, être damné, condamné c'est une seule et même chose, c'est la condamnation éternelle.

Ne dites pas pour vous soustraire à cette question, que c'est chose difficile et profonde, que pour le moment vous vous contentez d'aller à l'église et de pratiquer votre religion... Si vous ne croyez pas comme il faut croire, si vous n'avez pas accepté le don du salut que Dieu vous offre dans la mort du Rédempteur, à quoi vous servent l'église et des dévotions ? A rien. Car, ou vous êtes croyant, dans ce cas vous êtes sauvé. Vous avez répondu à l'appel de Dieu, vous êtes son enfant, un élu ; vos dévotions sont vraies ; elles sont un acte de foi, un hommage présenté à Dieu par Jésus-Christ, un sacrifice qu'il accepte comme une offrande d'une odeur agréable. Ou vous êtes incrédule, non sauvé, vous avez rejeté l'appel de Dieu, vous n'êtes ni son enfant ni son élu, alors vos dévotions sont un mensonge, un outrage fait à Dieu ; elles retombent sur vous en confusion, car Dieu hait le culte hypocrite.

Votre court passage sur la terre est tout juste le temps que Dieu vous accorde pour conquérir le salut de votre âme. Avec le temps Dieu vous accorde le moyen ; ce moyen, comprenons le bien, c'est Jésus. Il est, dit l'Écriture, *le seul nom qui soit donné aux hommes, par lequel ils puissent être sauvés.* Actes chap. IV, v. 12.

Hâtez-vous, votre vie terrestre est fort limitée, demain, aujourd'hui peut-être, vous serez appelé à comparaître devant le tribunal du Dieu vivant pour entrer en compte avec ce juste Juge. Alors, que ferez-vous ? quelle justice, quels mérites, quelles œuvres présenterez-vous ? Étant pécheur et péchant, vous ne pourrez à cette heure suprême produire un seul titre pour fléchir la justice divine. Vous serez justement condamné. Ne vous livrez pas au sommeil, ce soir avant de vous être assuré que vous avez pour vous le Médiateur de la nouvelle alliance, que son sang qui a été répandu en rémission des péchés est votre souveraine absolution. Non, ne vous endormez pas sans avoir placé votre âme entre ses mains et compris du cœur que c'est pour vous, pour vos pé-

chés, qu'il a souffert la mort, afin que vos transgressions vous soient pardonnées par son nom.

L. B.

LE SEMEUR CANADIEN.**NAPIERVILLE, 14 AOUT 1851.**

☞ Cinq jendis s'étant trouvés renfermés dans le mois de juillet, il en est résulté un intervalle de trois semaines entre la publication de notre numéro d'aujourd'hui et le précédent. C'est un peu à cause de cela que nous donnons encore quatre pages supplémentaires, lesquelles, nous l'espérons, nos lecteurs recevront avec plaisir.

L'Oraison Dominicale.

Matth. VI, 9-13.

L'ennemi de nos âmes s'y prend de plusieurs manières pour nous éloigner de Dieu. Tantôt il nous empêche d'accomplir nos devoirs, tantôt il se contente de mêler aux motifs qui nous portent à les accomplir le poison de l'orgueil ou celui de l'indifférence. Cela a lieu, par exemple, pour la prière : il cherche d'abord à nous la faire négliger, mais s'il n'y réussit pas, il tâche de nous faire apporter dans cet exercice religieux des dispositions qui en corrompent le principe, et qui en font une insulte à Dieu, plutôt qu'une action de grâces ou un hymne d'adoration et de louange. Du temps de notre Seigneur, la prière était devenue un spectacle que les hypocrites se plaisaient à donner, en priant debout dans les Synagogues et aux coins des rues. Et de plus on faisait consister l'efficacité de la prière dans la répétition des mêmes paroles, s'imaginant d'être exaucé en parlant beaucoup.

Notre Sauveur condamne ces deux vues fausses de la prière et nous exhorte à fuir, d'un côté, la folle ostentation des pharisiens et, de l'autre, la vaine répétition des païens. " Mais toi, dit-il, quand tu pries, entre dans ton cabinet ; et ayant fermé la porte, prie ton Père qui te voit dans ce lieu secret ; et ton Père qui te voit dans ce lieu secret te récompensera publiquement. Or, quand vous priez n'usez point de vaines redites, comme font les païens, car ils s'imaginent d'être exaucés en priant beaucoup. Ne leur ressemblez donc point, car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez."

Mais il ne se borne pas à signaler à ses disciples les abus dont la prière est susceptible ; sachant combien l'exemple joint au précepte est propre à instruire il leur donne un modèle, qui renferme dans une brièveté admirable tous les éléments de la prière. C'est ce que nous appelons l'*Oraison dominicale* ou dans un langage plus populaire le *Notre Père*.

C'est une prière que chacun de nous connaît, qui nous a été enseignée dès notre plus tendre enfance et que nous avons sans doute répétée plusieurs fois depuis ; peut-être la répétons-nous encore. Dans ce cas il est à craindre que nous ne le fassions que par habitude, que par formalisme, et sans y mettre le recueillement et l'esprit, qui seuls peuvent nous rendre agréables à Dieu. Il nous est, hélas, si facile de tomber dans ce piège !

Il nous importe certainement de savoir où nous en sommes à cet égard et heureusement cela peut se faire sans trop de difficultés.

Si nous prenons au sérieux cette prière, nous devons être revêtus, jusqu'à un certain point au moins, des sentiments qui y correspondent, et agir d'une manière conforme à ces sentiments. Ainsi les premiers mots sont le langage d'un enfant vis-à-vis de son père : *Notre Père qui es aux cieux*. Est-ce là un sentiment habituel chez nous ? Ou plutôt est-ce que Dieu ne nous apparaît pas encore comme un juge offensé dont nous redoutons la juste colère ?

Plus loin nous demandons que *le nom de Dieu soit sanctifié* ; eh bien, est-ce que dans notre conduite de tous les jours nous le tenons pour saint ? Ou plutôt n'arrive-t-il pas qu'après avoir fait cette demande au Seigneur, au lieu de le sanctifier, nous le souillons et le déshonorons ce saint nom ?

Nous supplions Dieu de nous pardonner nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Prenons garde à ce que nous demandons, car il pourrait bien arriver que ce fût notre propre condamnation. C'est certainement le cas si nous gardons de la rancune contre notre prochain et si nous sommes tant soit peu animés des sentiments qui font dire : je ne lui pardonnerai jamais.

Ainsi donc, si nous répétons la prière du Seigneur sans avoir la conscience que Dieu est notre père, sans chercher à sanctifier ou à honorer son saint nom, et sans pardonner les offenses dont on a pu se rendre coupable à notre égard, bien loin de *prier*, nous insultons l'Éternel, et nous attirons sur nos têtes sa colère pour le jour de la colère et de la manifestation de son juste jugement.

L'Espérance du Chrétien.

L'Espérance du Chrétien n'est pas une espérance vague et sans fondement, comme celle des mondains. C'est une espérance vivante et qui repose sur une base inébranlable. Son objet n'est pas un bien incertain ou trompeur ; c'est un héritage sûr, conservé dans les cieux pour lui.

Et par cela même qu'elle est vivante, cette espérance est propre à agir sur ses sentiments, et à mettre la paix et la joie dans son cœur. Le chrétien est-il accablé sous le poids de ses misères spirituelles ? L'espérance est là pour ouvrir à ses yeux la perspective d'une sainteté parfaite, lorsqu'il sera semblable à Dieu, autant que sa nature le comporte, parce qu'il le verra tel qu'il est. Est-il dans l'affliction, dans l'épreuve ? L'espérance vient adoucir ses souffrances en lui faisant entrevoir le jour où la douleur ne sera plus même nommée, où le Seigneur lui-même essuiera toutes larmes des yeux de ses enfants. Et à l'heure de la mort, dans ce moment si sérieux et si solennel, l'espérance mettra dans sa bouche ces paroles de David : "Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car Dieu est avec moi." Il pourra aussi s'écrier avec St. Paul : "J'ai combattu le bon combat de la foi, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Au reste la couronne de justice m'est réservée ; et le Seigneur juste juge, me la rendra en cette journée là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son apparition." Alors que toute autre espérance périt et fait place à une affreuse déception, celle qui a soutenu le chrétien au milieu de toutes ses difficultés et de ses épreuves, qui lui a fait jeter cette ancre sûre et ferme sur les rivages de l'éternité, cette espérance est *vivante* même dans la mort et elle

ne le quitte qu'après l'avoir mis en possession des bienheureuses et glorieuses réalités de la vie éternelle !

Vivre selon la Chair.

Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. Rom. VIII, 13.

Quiconque est familiarisé avec le langage des Écritures doit savoir que le mot chair désigne l'état naturel de l'homme depuis la chute. L'homme est composé d'un corps et d'une âme ou de chair et d'esprit. Le principe spirituel était destiné à dominer sur la partie charnelle, mais par le péché il y a eu un renversement complet, et dès lors c'est la partie charnelle qui s'est saisie de l'empire et de la domination. Ce qui était destiné à obéir a commandé, ce qui devait se soumettre a régné. La chair a pris la place de l'esprit, elle s'est assise sur son trône laissé désert par le péché. C'est donc avec justesse que la nature de l'homme irrégénéré a pris le nom de chair ; nulle autre ne pouvait mieux lui convenir.

Ainsi donc, vivre selon la chair, c'est vivre en suivant les inclinations de sa nature irrégénérée, en se laissant emporter par le courant de ses désirs et de ses passions. "Les œuvres de la chair, nous dit St. Paul, sont évidentes, lesquels sont l'adultère, la fornication, la souillure, l'impudicité, l'idolâtrie, l'empoisonnement, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les disputes, les divisions, les sectes, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les gourmandises et les choses semblables à celles-là." Quelle liste de péchés ! quel catalogue d'iniquités ! Et remarquons ici qu'il n'est pas nécessaire d'avoir commis tous les péchés dont nous venons de faire l'énumération, pour qu'on soit considéré comme vivant selon la chair. Non sans doute, chez les uns l'éducation et le sentiment de l'honneur tiennent jusqu'à un certain point la chair en échec et sont des préservatifs contre les plus grossiers et les plus énormes de ces péchés. Mais toujours est-il que généralement la chair domine et fait son œuvre funeste. Et c'est plus qu'il n'en faut, car la vie de la chair consiste essentiellement dans la disposition au mal, dans l'empire de la chair sur l'esprit, dans la prédominance de la partie inférieure sur la partie supérieure de notre nature.

Olympia Morata.

OLYMPIA MORATA, dont plusieurs de nos lecteurs rencontrent probablement le nom pour la première fois aujourd'hui, est sans contredit une des femmes les plus extraordinaires et des plus intéressantes du seizième siècle. Sa vie, quoique courte, ne laissa pas que de faire briller de rares talents et de solides vertus, comme on pourra le voir par l'esquisse que nous allons en tracer, en nous servant du livre que vient de publier à Paris M. Jules Bonnet.

Olympia Morata naquit à Ferrare, en 1526, dans cette ville qui se distinguait à la fois par le culte de la science et de la poésie et par la liberté de pensée. Son père était un des professeurs les plus distingués de la célèbre Université dont s'honorait cette ville, et il tâcha de lui inspirer de bonne heure le goût des lettres. Il prit soin lui-même de l'éducation d'Olympia et se chargea de cultiver les talents précieux qu'elle manifestait ; ses progrès furent tellement rapides, qu'en peu de mois elle sut parler le latin et le grec, avec une égale facilité.

Elle ne tarda pas à devenir célèbre et à peine avait-elle atteint sa douzième année "que l'éclat de son savoir, la

vivacité de son esprit, relevée par la candeur de l'enfance, attiraient autour d'elle un cercle d'auditeurs bienveillants et charmés." "La faveur des Muses, lui écrivait un de ses admirateurs, fut pour toi un héritage domestique; tu suças l'amour de la poésie avec le lait qui te nourrit, et, par un mystère divin tu puisas à la même source la vie de l'esprit et celle du corps."

Olympia Morata, tout en se livrant avec enthousiasme à la culture des lettres, ne méprisait pas les soins du modeste intérieur dans lequel elle avait reçu le jour. Mais, on ne peut se le dissimuler, c'était pour elle une tâche ingrate, à laquelle elle aurait bien aimé à se soustraire; elle aurait voulu se consacrer sans réserve à l'étude, se familiariser de plus en plus avec les poètes, dont elle commençait à bégayer les accents et s'abreuver à longs traits à ces sources de l'antiquité classique. Ses vœux se réalisèrent bientôt. Laissons parler M. Bonnet là-dessus.

"L'éducation d'Anne d'Este, dit-il, fille aînée de la duchesse de Ferrare, était alors le sujet des plus actives sollicitudes de sa mère. Jalouse de développer, par de savantes leçons, l'esprit distingué de sa fille, Renée avait réclamé le concours des maîtres les plus habiles. Ils s'étaient rendus avec empressement à cet appel. Anne, initiée par leurs soins au secret des langues grecque et latine, comme aux délicatesses de la langue Italienne, répondait dignement aux espérances qu'elle avait fait naître. A l'âge où les enfants connaissent à peine l'idiome maternel, elle récitait des fragments choisis de Demosthène et de Cicéron; elle traduisait les fables d'Esopé. Il ne manquait à ses études brillantes, mais solitaires, qu'une compagne destinée à les partager, en accélérant les progrès de la princesse, par une émulation voilée d'amitié. Renée avait souvent entendu parler de la fille de Morato; peut-être l'avait-elle vue: ce fut sur elle qu'elle jeta les yeux, pour en faire la compagne et l'amie de sa fille."

"Ce choix si flatteur parut moins une distinction à Olympia, qu'une délivrance. Elle soupirait, sans oser peut-être se l'avouer elle-même, après les loisirs d'une vie privilégiée, dont toutes les heures seraient vouées au culte des lettres; et, par un concours de circonstances inattendues, la barrière qui semblait la séparer à jamais de la réalisation de ce rêve, venait de s'abaisser. Elle pourrait désormais se livrer à ses méditations favorites, acquérir chaque jour des connaissances nouvelles, obéir en même temps à ses inclinations et à ses devoirs." Cependant en se rendant à la cour, Olympia ne se séparait pas de son père, qui le premier avait travaillé au développement de cette belle intelligence. Il conserva le privilège de l'instruire dans le palais du duc, où ses talents lui avaient attiré une distinction si flatteuse.

Olympia, plus âgée de cinq ans que la fille de Renée, prenait l'initiative dans cette éducation en commun et en aidant à sa compagne, nous pouvons même dire son élève, elle faisait de rapides progrès dans ses études de prédilection.

"La fille de Fulvio Morato touchait à sa seizième année, et ses talents allaient emprunter un plus vif éclat à cet âge d'enthousiasme et de rêverie. L'étude des anciens, l'admiration de leur génie, le culte presque religieux de leurs beautés, avaient été l'aliment de son enfance élevée dans l'obscurité de la maison paternelle, de son adolescence écoulée à la cour. Ses premiers essais poétiques furent l'inspiration de sa jeunesse. Un seul fragment de cette époque de sa vie a été conservé jusqu'à nous. C'est un hymne

grec, qui semble détaché de la couronne brillante de l'Anthologie. On y retrouve la trace des sentiments qui avaient agité la destinée précoce d'Olympia, de cette lutte entre l'idéal et la réalité dont elle avait un instant connu les douleurs. Mais son choix est désormais accompli, et le chant de sa délivrance n'est qu'une profession de poésie dans la langue de Pindare et de Sapho."

Mais ces jouissances toutes intellectuelles ne pouvaient désaltérer son âme, avide de paix et de bonheur. Elle faisait l'expérience des vanités de tout ce qui est terrestre et sentait le besoin de rattacher son existence fugitive à un monde permanent et éternel, où la félicité fût à la fois réelle et pure. Elle n'ignorait pas complètement le chemin du salut; dans la société de son père elle en avait appris quelque chose, car celui-ci, quelques années avant sa mort, professa les doctrines de l'Évangile. Mais son cœur n'était pas encore gagné à la vérité.

"Elle se détachait chaque jour davantage de l'Église, dans le sein de laquelle elle était née, sans entrevoir encore, au-delà de ses doutes, les dogmes nouveaux sur lesquels devait se réédifier sa foi. Cette crise dura plusieurs années." "Elle étudiait les livres des philosophes, dont les systèmes ne pouvaient éclairer les obscurités de son esprit. Elle lisait parfois la parole sainte; mais elle fermait bientôt ce livre, dont les doctrines inaccessibles aux seules forces de la raison semblent dérober leurs secrets aux sages, pour les révéler à la simplicité de l'enfant. Le séjour d'une cour brillante, qui de bonne heure avait favorisé le développement de ses facultés, devait devenir un piège pour elle, à mesure que les besoins sérieux de son âme réclamaient plus impérieusement une satisfaction. La multiplicité des objets dont elle était occupée, la séduction des louanges, l'entraînement des fêtes et des plaisirs détournaient sa pensée des graves problèmes de la religion, pour l'y laisser retomber ensuite avec les tristesses du découragement ou les anxiétés du doute."

Mais le Seigneur avait des desseins de miséricorde à son égard et devait pour gagner son cœur lui donner de sévères leçons à l'école du malheur.

La mort de son père en 1548 et bientôt sa disgrâce à la cour, à la suite de propos calomnieux répandus avec art sur son compte, la jetèrent dans la plus amère affliction. Elle a décrit elle-même son humiliation et sa douleur profonde: "Après la mort, ou plutôt après le départ de mon père, je restai seule, trahie, abandonnée de ceux qui devaient me servir de soutien, exposée aux plus injustes traitements. Mes sœurs partagèrent mon sort, et ne recueillirent qu'ingratitude, en retour de tant de dévouement et de bons services durant tant d'années. Vous ne pourriez vous imaginer quelle fut alors mon désespoir! Personne, d'entre ceux que nous appelions autrefois nos amis, n'osait nous témoigner de l'intérêt; et nous étions plongés dans un abîme si profond, qu'il paraissait impossible que nous en fussions jamais retirés."

C'est de ces "lieux profonds" qu'elle invoqua l'Éternel, dont elle éprouva bientôt les douces consolations et la grâce qui fait triompher de tout. Elle s'abandonna à lui, et trouva dans le Sauveur, que son amour infini a donné à notre pauvre humanité, la paix qui surpasse toute intelligence. Dès lors commence pour elle une nouvelle vie ou pour mieux dire la vraie vie. Nous y consacrerons un second article.

HISTOIRE AUTHENTIQUE.

LE
CAPITAINE DAVID.

Peu de temps après le retour des Bourbons en France, raconte un ministre de l'Évangile, j'obtins une place de Pasteur dans le département de l'Ardèche. J'arrivai dans ma cure avec la volonté bien arrêtée de faire le bien, et de prêcher la parole de Dieu dans toute sa pureté. De loin ma tâche semblait facile : mes paroissiens presque tous agriculteurs étaient des gens simples, pauvres, éloignés des villes ; il s'agissait seulement de réveiller leur zèle et de parler à leur conscience ; mais une opposition à laquelle j'étais loin de m'attendre, contraria longtemps mes efforts. L'adversaire que je rencontrai se nommait le capitaine David ; il faut le faire connaître.

Fils du paysan le plus aisé de l'endroit, la révolution l'avait surpris à l'âge des passions et de l'effervescence ; doué d'un peu plus d'instruction que les autres habitants du village, d'un caractère loyal mais violent, il embrassa avec enthousiasme des principes qui séduisirent de plus habiles que lui. Les persécutions que sa famille avait autrefois éprouvées dans l'exercice de son culte, les abus de pouvoir de nos rois, les manières hautaines de la noblesse avaient allumé dans son cœur de la haine contre le régime de cette époque. Le jeune David travaillait alors à Grenoble, où son père l'avait envoyé dans l'espérance d'en faire un notaire. Les discours prononcés dans les réunions populaires, les excitations de la presse portèrent son exaltation au comble ; bientôt il renonça à la vocation sédentaire à laquelle on s'efforçait de le plier, et il revint dans son village, qu'il chercha à agiter et à séduire ; puis trouvant le théâtre trop calme et trop petit, il se joignit à un des bataillons de fédérés que les départements envoyaient à Paris ; il y fut accueilli par les caresses des Jacobins à l'assaut de tous ceux qu'ils pouvaient enrôler.

Le sens droit du jeune homme aurait fini probablement par le ramener à des sentiments moins violents, s'il eût pu être témoin des scènes déplorables qui ne tardèrent pas à déshonorer cette révolution, objet de tant d'espérances. Mais se trouvant sans occupation et sans ressources dans les rues de cette immense ville, il s'engagea, un des premiers, dans les corps de volontaires qui portaient pour les frontières ; là, perdant de vue la politique, son ardeur prit une nouvelle direction ; il changea insensiblement son irritation contre les principes aristocratiques, en haine pour les ennemis de son pays : le défendre contre l'oligarchie, répandre son sang pour faire triompher cette république dont il ne voyait plus les excès, voilà ce qui remplit son cœur.

La carrière militaire était ce qui convenait à sa bouillante jeunesse : plusieurs de nos généraux célèbres ont commencé comme lui ; son nom n'était pas cependant destiné à atteindre une si grande illustration ; pendant longtemps, on n'entendit plus parler de lui ; le jeune soldat fut blessé, fait prisonnier, conduit dans une forteresse allemande, puis délivré ; l'esprit d'insubordination, qui troublait souvent cette tête ardente, fut pour David la source d'affaires fâcheuses, il regagnait l'estime de ses chefs par des actions d'éclat. Sa famille le croyait mort et ne pensait plus à lui, lorsqu'on apprit tout-à-coup qu'après mille aventures, il était officier et dans une assez bonne situation.

On sait combien le talent et le succès attachent les mi-

litaires à leurs chefs. Le jeune David, devint l'admirateur passionné de Bonaparte, et l'ennemi fougueux des Rois, sans se rendre compte de la déviation de ses principes ; il salua avec enthousiasme son général devenu d'abord premier consul, puis empereur.

Cependant, peu à peu, son ardeur se calma. Quinze années de campagnes presque continuelles, avaient dompté son activité, il était couvert de blessures ; il sentit le besoin du repos. D'ailleurs il avait éprouvé quelques mécomptes. Il s'aperçut qu'on commençait à laisser de côté les vétérans de la révolution, ceux, répétait-il sans cesse, qui avaient sauvé la patrie, pour des hommes d'une autre espèce, il voyait des officiers plus jeunes que lui, mais plus brillants le dépasser, tandis qu'on le laissait vieillir dans le grade de capitaine, qu'il avait d'abord promptement atteint, mais où on l'oubliait. Dans un moment de dépit il donna sa démission, on le prit au mot et il revint dans son village, murmurant contre l'ingratitude et la faveur. Là il se maria, il oublia ses mécomptes, et parut absorbé par le soin de sa propriété et le bonheur de sa famille.

Les revers de la France et de Napoléon le réveillèrent tout-à-coup, et firent bouillir son sang, comme aux jours de sa jeunesse. Il avait perdu sa femme ; un fils qu'elle lui avait laissé était trop jeune pour l'occuper beaucoup, son domaine trop peu étendu pour absorber son temps ; il commençait à se fatiguer de son genre de vie sédentaire, son chef était malheureux, il mit de côté tous ses anciens griefs, et rentra avec joie dans les rangs de l'armée.

Le capitaine prit part aux campagnes de 1813 et de 1814 ; forcé au repos par l'arrivée des Bourbons, il alla au-devant de Napoléon, de retour de l'Île-d'Elbe, et le suivit jusqu'à Waterloo.

Alors M. David revint plus irrité que jamais contre les rois, les nobles et les prêtres ; les faveurs accordées aux hommes de cour, la défiance que l'on montrait à la vieille armée remplissaient son cœur d'amertume. On avait refusé de reconnaître un grade qu'il avait obtenu pendant les cent jours ainsi que sa nomination à la légion d'honneur, dont Bonaparte lui-même l'avait décoré ; le refus de cette distinction qu'il désirait avec ardeur et qu'il voyait prodiguée à d'autres le jetait dans un état d'irritation, il s'entourait d'officiers à demi-solde mécontents, et déclamait contre le despotisme et l'hyppocrisie, à l'entendre, il semblait que le règne de Napoléon eût été une époque de liberté. Le pauvre homme voyait un adversaire dans chaque fonctionnaire public ; moi-même, en qualité de pasteur nommé par le Gouvernement, je n'échappai point aux préventions du vétéran jaloux des moindres supériorités.

Je ne tardai pas à comprendre que j'avais rencontré un adversaire redoutable, dans une paroisse écartée, où en l'absence de toute autre notabilité, le capitaine était une véritable puissance. Il ne me montrait pas d'animosité personnelle, il était poli mais froid ; il me saluait quand il me rencontrait, mais il évitait toute relation avec moi, ce qui dans ma position était une hostilité.

Sa réputation militaire, les anecdotes qu'il contait sur Napoléon, lui faisaient jouer un grand rôle dans le pays. Il déclamait des tirades de Voltaire et de Rousseau, ses auteurs favoris, ainsi que de vieilles plaisanteries du siècle dernier qu'il avait ramassées dans les cafés et aux tables d'hôte. Il n'allait jamais à l'Église, s'en faisait une espèce de gloire, et il en détournait par ses sarcasmes les hommes faibles, sensibles à la raillerie.

Quand il récitait à haute voix ces vers qui formaient la base de son répertoire littéraire :

“ Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;
 “ Notre crédulité fait toute leur science.”

ou bien :

“ Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux ;
 “ Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.”

Je voyais la partie littéraire de son auditoire s'émerveiller ; mon maître d'école lui-même avait peine à résister à une si brillante érudition.

Ce serait être injuste de ne pas reconnaître que le capitaine rachetait ses torts par quelques vertus. Il était bon et serviable, il avait porté une parfaite loyauté dans le partage du bien paternel avec sa sœur, simple paysanne ; l'affaire s'était terminée sans qu'il eût été besoin d'arbitres, ni de juges de paix, chose presque inouïe dans le village. M. David ne se prévalait nullement de supériorité avec ses anciens camarades. On devait savoir gré à un soldat, du genre de vie qu'il avait su prendre ; bien rarement il entraînait dans un cabaret ; il donnait son temps à l'arrangement de son petit enclos, il y consacrait une partie de sa solde de retraite qui était considérable pour un pays où la vie est peu coûteuse. Les paysans admiraient son habitation, où ils étaient bien accueillis, son jardin planté des fleurs que le propriétaire soignait avec prédilection, et les berceaux de lilas où on racontait tant de longues histoires sur les expéditions d'Égypte et d'Allemagne.

Le capitaine tenait à terminer à l'amiable les contestations entre ses voisins, leur défendant de plaider, car il n'aimait pas mieux les avocats et les procureurs que les nobles et les prêtres. Il amenait chez lui les parties adverses et il les réconciliait avec de bonnes paroles et quelques verres de vin.

Je vis que j'étais près de perdre mon influence dans la paroisse ; deux partis s'y formaient : le mien n'était pas le plus fort. Je me décidai à ne rien négliger pour faire cesser un état de choses si fâcheux. Je vivais depuis quelque temps dans une complète séparation avec mon antagoniste, cette division n'échappait aux regards de personne. A mon arrivée je lui avais fait quelques avances de politesse qui étaient restées sans résultat, il ne m'avait pas même rendu mes visites ; ne sachant plus comment l'atteindre, je m'étais tenu à l'écart. Je me reprochai d'avoir cédé à un sentiment où il y avait sans doute de la vanité blessée, et je pris sur moi de faire une démarche qui me coûtait.

J'allai le voir, et j'abordai d'abord le sujet qui me préoccupait, lui demandant si dans ma conduite il y avait quelque chose qui lui eût déplu ; Passurant que j'étais disposé à en témoigner mon regret. Sa réponse fut froide et peu satisfaisante : “ Je n'ai rien personnellement contre vous, M. le Pastour, mais vous devez savoir que mes principes ne sont pas les vôtres, il me semble que je ne néglige aucune occasion de montrer ma manière de voir ; j'ai horreur de la superstition, de la faiblesse, de la flatterie ; je demeurerai toujours l'admirateur des grands philosophes du siècle passé qui ont déchiré le voile qui couvrait tant d'erreurs, fruits de despotisme. ” Je n'irai pas chez vous, comme vous m'en priez, et je vous demande de ne pas vous offenser de mon impolitesse, parce que je vois bien que ce n'est pas pour en rester là que vous venez me chercher ; il faudrait ensuite assister au culte. Ce serait de ma part une hypocrisie dont mon caractère me rend incapable. Il faudrait

prier pour une famille revenue, au grand malheur de la France qu'elle a avilie ; il n'y a que trop de gens qui jettent de la boue à l'homme immortel, emprisonné au milieu de l'Océan. Non, Monsieur ; non, remplissez votre état, je ne puis m'en étonner ni m'en plaindre, mais je resterai fidèle à mes convictions.”

J'avais mieux attendu d'une démarche qui me semblait une grande concession, et où j'avais mis beaucoup de franchise. En vain j'avais fait appel à la générosité du capitaine, en vain je lui avais montré les difficultés de ma position, je me retirai sans avoir gagné un pouce de terrain : ses paroles, sèches et dures, indiquaient un cœur rempli de prévention et de défiance. Peut-être même allait-il se prévaloir d'un aveu qui lui donnait la supériorité, et se vanter de l'avoir repoussée.

Ce fut un amer mécompte pour moi ; dans mon découragement, j'eus un moment la pensée d'abandonner une église où je rencontrais trop de difficultés, et de chercher un champ d'évangélisation moins couvert d'épines ; mais bientôt j'eus honte de ma lâcheté. Quoi ! je quitterais la paroisse où Dieu m'avait appelé ! je l'abandonnerais dans un état plus fâcheux que celui où je l'avais reçue ! je fuirais, laissant le champ libre à un esprit dangereux, qui s'enorgueillerait de m'avoir fait reculer ! Je demandai pardon à Dieu de ma faiblesse ; je le priai avec ardeur de m'aider, de me donner les secours qui m'étaient nécessaires. Je me relevai plus fort, résigné à toutes les humiliations personnelles ; résolu à combattre le mal autant que je le pourrais. L'assistance dont j'avais besoin arriva bientôt, et d'une manière inattendue ; car on peut remarquer combien nos prévisions et nos combinaisons nous trompent et échouent, tandis que souvent il s'ouvre à côté de nous une porte inaperçue qui nous fait voir que ce n'est pas à notre prévoyance que le succès est dû, mais qu'il vient directement de Dieu.

J'ai parlé du fils du capitaine ; cet enfant en grandissant était devenu pour lui l'objet d'une extrême affection ; lui-même se conduisait en bon père, il l'envoyait à l'école, mais on ne voyait point le jeune Paul rester oisif après les leçons, comme tant de ses camarades ; il rentrait chez lui où M. David lui faisait faire ses tâches, puis ils travaillaient ensemble au jardin, où ils allaient faire des promenades ; ils étaient presque toujours ensemble ; il y avait quelque chose d'intéressant dans cette union du père et du fils, et on regrettait qu'il y manquât ce qui eût augmenté leur bonheur.

Pauvre enfant ! je crois le voir avec son air vif et doux, sa physionomie ouverte et intelligente, sa mise toujours soignée : il était impossible de ne pas éprouver au premier moment de l'attrait pour lui. Loin de partager les préventions de son père, il me montrait de l'empressement ; dès qu'il m'apercevait, il venait à moi, j'aimais à causer avec lui. J'étais obligé de me défendre du désir de l'attirer, dans la crainte qu'on ne l'éloignât tout-à-fait de moi. Il semblait que la Providence me préparait dans la personne de Paul un moyen de rapprochement. Ce rapprochement a eu lieu ; c'est à Paul en effet qu'il est dû, mais à quel prix !

J'avais pris l'habitude de réunir l'après midi du Dimanche, quelques-uns des enfants de la paroisse ; je leur expliquais un chapitre de la Bible, puis je faisais une lecture appropriée à leur âge, je leur donnais quelques éléments de Géographie, d'Astronomie, d'Histoire et d'Histoire naturelle ;

à ma grande surprise, Paul vint à ces réunions, que je n'avais pas osé lui proposer ; il arriva un jour avec les autres enfants, se plaça dans le banc d'un air très satisfait, et suivit les leçons avec beaucoup d'assiduité. Je ne sais comment il s'y était pris pour obtenir la permission de son père, il fallait qu'il exerçât sur lui une grande influence. Il est vrai, que M. David préoccupé de l'idée de donner une bonne éducation à son fils, annonçait qu'il ne négligerait rien dans ce but ; il parlait de le conduire à Grenoble ; tantôt il le voyait élève de l'École Polytechnique, et officier d'artillerie ; tantôt il en faisait un marin, un savant, un célèbre navigateur. Que sommes-nous, pauvres aveugles, avec nos espérances, nos projets lointains, notre confiance dans la manière dont nous disposons de l'avenir ?

Je me gardai bien de laisser apercevoir que la présence de Paul dans la réunion, fût un événement pour moi ; je le reçus comme un autre enfant, mais bientôt il devint l'objet particulier de mon attention ; peut-être ai-je à me reprocher d'avoir un peu oublié le reste de la classe pour suivre et pousser Paul qui avait l'air de me comprendre si bien. Je voyais ses yeux constamment portés sur moi pour me dire d'avancer. Il était surtout important de développer la connaissance et l'amour de Dieu dans un cœur avide d'une instruction qu'il ne trouvait pas ailleurs.

Un jour je ne le vis pas à notre rassemblement, on me dit qu'il n'était pas très bien portant ; je crus que ce serait une indisposition passagère, mais quelques jours après j'appris qu'il était sérieusement malade ; je courus chez lui ; la physionomie seule du père m'apprit combien il était inquiet. Il me dit que le médecin lui donnait peu d'espérance ; à la vive impression que cette nouvelle inattendue produisit sur moi, je vis ses traits ordinairement impassibles s'animer d'une expression de sensibilité. Nous causâmes un moment sur le seuil de la porte ; je lui offris mes services : il me remercia disant qu'il n'avait besoin de rien, me serra la main et se retira sans me proposer d'entrer auprès du malade, ce que j'avais espéré. Il me semblait que c'était ma place, mon devoir, mon droit. Je n'osai le demander, et je m'en allai le cœur plein de tristesse.

Je me souviendrai toujours de ce moment ; c'était une soirée brûlante, tout annonçait un orage ; les nuages qui s'amoncelaient, la pesanteur de l'air ajoutaient encore à l'angoisse que j'éprouvais. Rentré chez moi je me demandai si j'avais rempli le devoir d'un loyal et courageux serviteur de Jésus-Christ, si je n'avais pas cédé à une timidité déplacée. N'était-ce pas un moment à saisir pour faire pénétrer dans le cœur ébranlé du père des vérités qu'il avait si longtemps méconnues ? Et cet enfant qui m'avait montré de l'attachement, de la confiance, qui s'était remis à moi pour ses intérêts religieux, allai-je l'abandonner, au moment solennel, à l'heure suprême, quand il fallait fortifier sa foi, le rassurer, lui donner les dernières paroles de paix et d'espérance ?

Je me promenais avec agitation dans ma chambre, cherchant le moyen de rentrer dans cette maison, où il était urgent de porter l'Évangile. Le tonnerre qui d'abord grondait dans le lointain s'était rapproché. Un vent impétueux ébranlait tout, de brillants éclairs éclairaient par intervalle l'appartement et me laissaient ensuite dans l'obscurité. Je voyais toujours ce père si malheureux et ce fils bien malade en présence ; que se disait-il dans cette demeure si troublée, où la prière ne pénétrait pas ? Quelles paroles, quelle consolation ? Tout-à-coup un violent coup de tonnerre vint

ébranler la maison ; au même instant j'entendis la sonnette qu'on tirait avec force. Une servante, entrant, me dit que le capitaine était là, demandant à me parler. C'était la première fois qu'il mettait les pieds chez moi ; aussi Louise m'annonçait cette visite d'un air qui indiquait combien elle lui paraissait extraordinaire.

(La fin au prochain numéro.)

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BLÉ ÉGYPTIEN.—Dans une courte excursion faite à St-Hyacinthe, la semaine dernière, nous avons eu le plaisir de visiter le magnifique établissement champêtre de P. E. Leclaire, écrivain, où la plus cordiale hospitalité accueille proverbialement le voyageur ami. Entre mille autres belles choses, nous avons éprouvé une vive curiosité à examiner quelques tiges de blé originaire d'Égypte et remontant à une haute antiquité. Voici l'histoire toute courte et toute authentique de ces quelques grains de blé. Il y a environ deux ans, on ouvrit à Boston, une momie apportée du pays classique des momies, l'Égypte. On trouva dans cette momie près d'un demiard de blé qui s'était parfaitement conservé—et il n'y a rien d'étonnant en cela, puisque par le moyen des préparations d'embaumement en usage on savait conserver la chair des défunts dans toute sa pureté pendant plusieurs siècles. M. Leclaire obtint quelques grains de ce blé ; et il en est cette année à sa seconde semence. Sur la première semence deux grains seulement ont levé et ont produit une dizaine d'épis. La levée de cette année a fourni à peu près quarante épis, et chaque épi contient environ soixante grains.

Nous ne savons si la beauté de ces quelques tiges est due à leur isolement et au soin particulier qu'on a apporté à leur culture ; mais nous n'avons jamais vu rien qui ressemble à cette petite touffe, dans aucune espèce de grain épiant. Ce blé n'a pas moins de cinq pieds de hauteur, et la paille en est vigoureuse et nous a semblé bien plus propre que celle de notre blé aux usages auxquels on l'applique. Les épis sont volumineux, longs et lourds et dignes de la forte tige qui les porte.

Nous serions curieux de voir tout un champ de ce blé dans quelques années. Qui sait ce que peuvent faire en définitive ces deux grains de blé ? Le blé de la Mer Noire a été pendant longtemps réputé invulnérable par la mouche et les vers, le blé égyptien acquerra peut être une réputation moins usurpée.—*Avenir.*

—Notre Chambre a adopté des résolutions favorables à l'établissement d'une École Normale dans le Bas-Canada.

—La somme de £135 a été envoyée par l'Association Catholique de Montréal pour l'établissement d'une Université en Irlande.

—On rapporte qu'un avocat distingué de la Virginie se blessa la main un jour en frappant un de ses esclaves sur la bouche et que, quelque temps après, il mourut de l'effet de cette blessure.

—Il est réjouissant de savoir que dans le grand incendio de San Francisco, pas une seule église n'a été brûlée.

—Le nombre des Américains, qui ont quitté Boston, Philadelphie et New-York pour se rendre à la Grande Exposition de Londres, s'élève à cinq mille six cents.

RÉVOLUTION.—Le *Sun*, de New-York, que nous venons de recevoir annonce qu'une révolution vient d'éclater dans l'île de Cuba contre le gouvernement colonial. Le 4 juillet, les patriotes auraient lu une déclaration d'indépendance et depuis ils ont eu plusieurs rencontres avec les soldats de sa majesté la reine d'Espagne. Ces derniers auraient été défaits.—*Avenir.*

—Une femme à Roxbury, (Mass.) donna dernièrement du tabac dans du lait à un de ses enfants, âgé de deux ans, pour le guérir des vers ; l'enfant mourut au bout de quelques heures.

VENTE DE FEMMES A SAN FRANCISCO.—Puisque je suis sur le chapitre des navires et des émigrants, écrit un correspondant du *Phare*, je citerais bien volontiers, si je ne craignais d'éveiller quelques susceptibilités, les noms de cinq ou six navires dont les capitaines, ayant amené des cargaisons de femmes, ont été obligés de les vendre pour rentrer dans les frais de leur passage, absolument de la manière, à la publicité près, qu'on le fait pour les marchandises qui restent à la charge du bord. Hélas ! tout n'est pas rose ni or sur la terre de l'or, pas plus pour les femmes que pour les hommes. Ces capitaines ont perdu sur leur *chargement*. Les moins belles de ces malheureuses ont été adjugées à 20 piastres (100 fr.) ; les autres, selon leur jeunesse ou leur beauté, ont été vendues plus cher ; mais le prix des plus remarquables n'a point dépassé 50 dollars (250 fr.). Les douaniers se sont généralement permis ce genre d'acquisitions ; leur séjour sur le navire leur permettant de choisir, il n'ont point pris les plus laides. Voilà un nœud conjugal qui ne paraît pas noué d'une manière bien solide ; en tout cas, il est nouveau ; et, ne fût-ce que pour servir plus tard à l'histoire de San Francisco, ce fait vaut bien la peine qu'on le cite, car il est authentique, et personne, j'espère, ne le révoquera en doute.

EXPOSITION UNIVERSELLE.—Voici ce qu'écrira à un journal français un des visiteurs de l'Exposition :

« Pour aujourd'hui, allons, si vous le voulez bien, regarder l'adoration des reliques. A droite, et à peu près à l'entrée de la nef étrangère, vous verrez une foule curieuse et avide se presser autour d'une grande cage de perroquet à barreaux dorés. C'est là qu'est placé, sur un coussin, le *Koh-i-noor*, le célèbre diamant de Lahore. Ce diamant remplit, dans l'histoire de l'Asie centrale, la place de la toison d'or ; il a été l'occasion de plus d'une guerre sanglante. En dernier lieu il était tombé dans les mains de Runjet-Singh, et quand, après sa mort, l'Angleterre annexa son royaume à ses possessions des Indes, la *Montagne de lumière* fut envoyée à Londres. C'est aujourd'hui le morceau, sinon le plus curieux, du moins le plus couru de l'Exposition. Il pèse 186 carats ; quant à sa valeur, elle est nécessairement nominale ; cela peut valoir 50 millions, ou rien. Aux yeux du commun des martyrs, c'est un morceau de verre ayant la forme d'un œuf ; on pourrait nous montrer tout ce qu'on voudrait à la place du *Koh-i-noor*, nous n'y verrions que du feu. Et encore on a bien de la peine à nous faire voir du feu, car cet obstiné diamant ne veut pas absolument briller. Les jours ordinaires, c'est-à-dire les jours de 1 shelling, on le laisse exposé dans sa grande cage, orné d'un policeman, et on compte sur le soleil pour le faire reluire. Mais le vendredi et le samedi on lui fait une toilette de dimanche : on lui dresse une tente en drap rouge, et l'intérieur est garni d'une douzaine de petits becs de gaz qui projettent leur lumière sur le dieu du temple. Malheureusement le *Koh-i-noor* n'en brille pas davantage. Aussi ce qu'il y a de plus curieux, ce n'est pas le dieu, ce sont ses adorateurs. J'ai vu adorer une assez grande quantité de reliques, depuis le *Bambino* en cire de l'ava *cali* à Rome jusqu'à la fiole du sang de saint Janvier à Naples. L'adoration de la Montagne de lumière est tout à fait dans le même genre. On prend la file pour entrer d'un côté dans la niche, on regarde le veau d'or protégé par l'impassible policeman, et on sort de l'autre côté. Il y a autre chose encore qui fait le même effet, c'est la fontaine d'eau

de Cologne de Farina. Elle est aussi flanquée d'un policeman qui prend tranquillement votre mouchoir, le passe à travers le jet d'eau, et vous le rend parfumé. Le *Koh-i-noor*, du reste, est très en sûreté ; il est posé sur un mécanisme qui le fait, au moindre atouchement, rentrer dans une boîte en fer. On le couche ainsi tous les soirs, et il ne se lève le matin que vers midi. Alors la procession des fidèles commence et ne finit qu'à sept heures. Je finirai aussi pour aujourd'hui.

ANNONCES.

Fonderie de Caractères d'Imprimerie de Montréal.

Le soussigné prend l'occasion d'annoncer aux Imprimeurs du Canada que la promesse qu'il a faite en introduisant au public son nouveau spécimen, est en voie de s'accomplir. L'artiste d'Edimbourg a fourni les matrices pour le petit texte, et en promet d'autres sous peu. Cette addition avec d'autres améliorations considérables, rend cet établissement digne de l'appui qu'il continue à recevoir, et pour lequel le propriétaire offre ses sincères remerciements.

Les agences suivantes continuent leurs transactions avec cette fonderie :

MM. R. HOE & CO.,

de New-York,

FABRICANTS DE PRESSES ;

MM. WELLS & WEBB,

TAILLEURS DE LETTRES DE BOIS.

M. GEO. MATHER,

FABRICANT D'ENCRE A IMPRIMER

de toutes couleurs ;

MM. L. JOHNSON, & CO.,

Fondeurs de Caractères d'Imprimerie et de Stéréotype, De la manufacture desquels le soussigné tient toujours un assortiment général.

Les maisons susnommées sont si bien connues qu'il est inutile de faire aucune remarque sur l'excellence de leurs produits.

Tout le monde reconnaîtra l'avantage qu'ont les Imprimeurs du Canada de pouvoir acheter à leur porte ce qui est nécessaire pour monter ou renouveler un atelier, tandis que

LA FONDERIE DE CARACTÈRES DE
TORONTO,

qui est une succursale de cet établissement, sous la direction de M. D. K. Feehan, agent, rue Front Toronto, place les Imprimeurs de toutes les parties de la province sur un pied également favorable.

VIEUX CARACTÈRE pris en échange pour du **NEUF** sans aucune déduction pour le rebut, à 5c. la livre. 20 p. 0/0 imposés sur les importations américaines pour couvrir les droits de douane, les frets, etc.

CHS. T. PALSGRAVE,

Coins des rues Ste.-Hélène et Lemoine.

Les éditeurs de journaux qui donneront trois insertions à cette annonce, en recevront paiement en caractère s'ils achètent pour quatre fois le montant de leur compte.

18 juillet, 1851.

LE PHARE DE NEW-YORK,

Rédigé par M. E. Masseras.

Prix de l'abonnement : pour le Canada \$3, 50. par année.

Agent pour Montréal, M. D. Latte.

NARCISSE CYR, Rédacteur et Propriétaire.

V. LABELLE, Imprimeur.